

Indigènes Occidentaux

Rituels et mythes des tribus
du capitalisme avancé

Armando Zacarías (éd.)



Sommaire

Une introduction humaine _____	5
Au cœur de la jungle urbaine : ethnographie des Parisiens, peuple discret et intensément expressif _____	8
Sous les cendres du Mur étude ethnographique du peuple berlinois _____	11
L'Art Européen : pratiques esthétiques rituelles d'une tribu technocratique _____	15
Le trône mouvant des castes productives : étude ethnographique sur la chaise à roulettes en milieu bureaucratique occidental _____	18
Rituel d'alignement symbolique et gesticulation aviaire : étude sur la Danse des Canards dans les sociétés occidentales festives _____	21
Les Esprits du Réseau : approche ethnographique des forces invisibles dans les sociétés connectées _____	24
Blé, Pain, Pouvoir : étude sur une céréale totémique dans les sociétés agri-capitalistes _____	27
Lignes sacrées et rites de passage : ethnographie critique des frontières dans les sociétés étatocentriques _____	30
L'Oracle à la Crinière Jaune : ethnographie d'un chef charismatique dans les sociétés néo- impériales _____	33

Une introduction humaine

Armando Zacarías

Ceci est le seul texte écrit par un humain, en l'occurrence, c'est moi, Armando Zacarias, artiste et chercheur. Ce « livre » n'est qu'une parodie effectuée à l'aide de l'Intelligence Artificielle Chat GPT. C'est pourquoi, il convient de préciser qu'aucun nom et institution n'est réelle.

Dans le cadre de ma thèse en recherche-crédation intitulé Exploration poétique du corps Wixárika : Tissages pluriversels, mon travail a frotté directement avec l'anthropologie pour comprendre concepts et pratiques de la nation Wixárika, nation originaire qui habite dans le nord-ouest du Mexique. Or, la perspective décoloniale prise dans cette étude m'a obligé de poser certaines questions critiques à l'anthropologie en tant que discipline issue du colonialisme européen.

En effet, quand on s'intéresse aux nations originaires, inéluctablement nous croiserons le champ de l'anthropologie. Il est impossible d'ignorer l'héritage colonial de cette discipline. Même si elle a évolué, elle reste encore perçue comme une science tournée vers l'étude des peuples non occidentaux.

Dans la littérature anthropologique, nous retrouverons fréquemment des expressions comme ethnodanse, ethnomédecine, ethnogène. Ces termes reflètent, à mon sens, une problématique similaire à celle du terme indigène. Comme le dit Lissell Quiroz dans son entretien pour Paroles d'Honneur : « à chaque fois que j'écoute ethnique, j'entends race¹ ». Quel que soit le terme, nous constatons une assignation à une altérité, à la périphérie d'un centre. C'est l'expression même de la matrice coloniale².

L'essentiel des recherches sur la culture Wixárika a été produit par l'anthropologie. Elle repose sur une division classique issue de l'épistémologie occidentale : celle entre sujet et objet. Ainsi, cette

1 *Pensées décoloniales* - Lissell Quiroz, 2023. Paroles d'Honneur URL: <https://www.youtube.com/watch?v=qhIrk6O-W9U> consulté le 14 juin 2025.

2 Anibal Quijano suggère la notion de matrice coloniale comme la structuration eurocentrée de plusieurs aspects de la vie d'une société même après les processus de décolonisation. Cette structure est donc basée sur la racialisation, le contrôle du travail, le genre et les manières de produire de la connaissance. Cf. A. QUIJANO, « Colonialidad del poder, eurocentrismo y América Latina », ..., *op. cit.*

science transforme la culture Wixárika en simple objet d'étude. C'est là que je ressens une difficulté à associer ma thèse à l'anthropologie. Même si les perspectives évoluent, ce cadre empêche encore, trop souvent, la reconnaissance des savoirs Wixáritari comme des savoirs à part entière, en les réduisant à des objets d'étude.

Dans ces démarches, je retrouve souvent une forme d'exotisation vers les pratiques et ritualités des peuples du sud. Dans cette exotisation, le concept clé qui apparaîtra sera celui de chamanisme, posant le regard principalement sur la consommation des plantes dites hallucinogènes.

En plus, la consultation exhaustive de textes ethnologiques a été assez fatigante à partir du moment où très peu des anthropologues proches des Wixáritari – ou d'autres cultures – ne se posent pas la question sur l'utilisation du terme indigène ou indien. Ainsi, je me suis interrogé, et si on appliquait ce même regard aux sociétés du nord ? J'ai alors donné à l'IA Chat GPT³ l'indication suivante :

« J'aimerais que tu fasses un texte, dans le même registre que les anthropologues le font avec les peuples indigènes, mais parlant de la société parisienne. Je veux que tu soulèves leurs coutumes et habitudes comme si on était des observateurs d'une culture exotique et mystérieuse. »

L'IA m'a répondu tout en assumant que ma commande s'agissait d'une satire. Ce que l'IA dit ne doit pas être comprise comme une loi, une vérité absolue ou comme une étude anthropologique sérieuse. Mais le fait qu'une IA ait compris l'aspect satirique alors que je ne l'ai pas mentionné explicitement, me semble assez révélateur.

Le premier texte intitulé Au cœur de la jungle urbaine : ethnographie des Parisiens, peuple discret et intensément expressif, tant hilarant que triste, fait un portrait d'un parisien désenchanté. J'ai donc continué cet exercice, avec la société berlinoise. Ensuite, j'ai réfléchi au genre de textes ethnologiques qui posent le regard sur des objets ou des pratiques spécifiques. Ainsi l'IA a généré des « articles » sur la chaise à roulettes, la danse des canards ainsi que sur les « réseaux invisibles » comme le Wi-Fi ou la 5G.

3 Je suis conscient de l'impact polluant et peu écologique de l'utilisation de l'IA. Je ne cherche pas à justifier son emploi dans ce projet, d'autant plus qu'il existe un champ de réflexion que j'aimerais approfondir davantage par la suite.

En prenant donc les différents textes produits, j'ai fait un recueil émulant ceux qui se réalisent dans le cadre académique, avec une mise en page comme s'il s'agissait d'un vrai journal ou livre d'anthropologie.

C'est donc le registre satirique qui fait l'œuvre, puisqu'il montre à quel point, souvent la manière d'aborder les nations originaires du sud semble ridicule si l'on applique aux sociétés du nord. Mais qu'est-ce que cette pièce dévoile pour de vrai ? Le ridicule du regard anthropologique exotisant le sud ? Ou le fait que quand on l'applique aux sociétés du nord cela révèle un vide culturel et spirituel ?

Au cœur de la jungle urbaine : ethnographie des Parisiens, peuple discret et intensément expressif

Par le professeur Iñaki G. Vanel, Institut de l'Anthropologie Inversée –
2025

“L’anthropologue, pour comprendre les
autres, doit d’abord s’étonner de lui-même.”
— Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*

Introduction

C’est en 2024, au terme d’un long périple entre les mégalo­poles néo-industrielles du Nord, que j’ai entrepris l’étude de la tribu des Parisiens, peuple sédentaire vivant dans une ancienne forteresse gallo-romaine recon­vertie en terrain de jeux sociétaux et névroses collectives.

Cette tribu, bien qu’extrêmement connectée au monde extérieur par des réseaux invisibles (dits “Wi-Fi” ou “4G”), vit dans une forme d’isolement sophis­ti­qué, caractéristique des peuples à forte densité culturelle.

I. L’art de la plainte : une langue en soi

“La culture n’est pas un ensemble de réponses, mais un réseau de signifi­cations que l’homme tisse autour de lui.”— Clifford Geertz, *The Interpretation of Cultures*

Le Parisien parle couramment le “français”, langue à modulation émotionnelle fine. Mais sa véritable langue maternelle est la plaintive, un dialecte composé d’exclamations semi-sincères, de soupirs ritualisés et de gestes furtifs.

Il ne dit jamais “je vais bien”, mais “on fait aller” ; il ne dit pas “j’ai du travail”, mais “je suis sous l’eau”. Ce langage performatif, à mi-chemin entre le gémissement et le théâtre tragique, permet à l’individu de signifier sa valeur sociale par sa souffrance subtile.

II. La sacralisation du café : entre chamanisme et dépendance collective

“La culture, c’est la solution de l’homme au problème d’être homme.”
— Leslie White

Chaque matin, les Parisiens se rassemblent autour d’un breuvage noir et brûlant nommé café. Ce liquide est servi dans de petites coupes cérémonielles et consommé debout, dans des lieux appelés “bistrots”, véritables huttes sacrées en zinc. Le café n’a pas tant une fonction nutritive qu’une valeur rituelle : il marque le passage du monde onirique au monde productif. Son ingestion est souvent accompagnée d’un regard vide et d’un silence solennel. Certains individus en consomment jusqu’à 5 par jour, ce qui correspond sans doute à une forme de transe légère mais socialement valorisée.

III. Les transports : rites de passage et souffrance méritoire

“L’homme ne se contente pas de vivre dans une société, il vit dans un réseau de symboles.”
— Victor Turner

Le déplacement dans la cité parisienne constitue un rite initiatique quotidien. L’entrée dans les sanctuaires souterrains du métro se fait par la validation d’un talisman violet (carte Navigo), seul objet capable d’ouvrir les portes automatiques vers l’enfer mécanique. Les tunnels, envahis d’incantations publicitaires et de flûtistes non sollicités, forment un labyrinthe dans lequel le Parisien apprend dès l’enfance à se mouvoir sans interaction, avec l’agilité d’un félin pressé. Le retard, l’attente, et l’odeur de l’humain condensé forment un triptyque mystique de la souffrance urbaine.

IV. Économie symbolique de l’apparence

“Ce que l’homme fait de la nature, c’est aussi ce qu’il fait de lui-même.”
— Claude Lévi-Strauss, *Le Cru et le Cuit*

La structure vestimentaire parisienne repose sur un système hiérarchique invisible mais impitoyable. Le port du noir, du beige ou du marine est un marqueur d’appartenance tribale. L’individu qui déroge à ces codes chromatiques est suspecté d’être un étranger ou un provincial. L’hiver, l’écharpe enroulée de manière négligée autour du cou agit comme

amulette de reconnaissance intra-caste, surtout dans les districts centraux de la tribu (3^e, 10^e, 11^e arrondissements). Le vêtement n'est pas là pour couvrir, mais pour signifier.

V. Le “verre” : lieu de convergence érotico-rationnelle

“Le sexe, en tant que système de signes, est un langage social.”
— Pierre Bourdieu

Le rituel d'accouplement débute souvent par ce qu'on appelle “prendre un verre”. Cette activité sociale complexe n'implique pas nécessairement l'hydratation, mais une forme de duel symbolique où l'humour, l'ironie et la distance émotionnelle sont des armes de séduction massive. La conquête amoureuse parisienne suit des logiques asymétriques, souvent basées sur le charisme vestimentaire et la capacité à ne pas trop s'intéresser trop vite. Le “je ne suis pas sûr.e de ce que je veux” est ici une position stratégique, pas une incertitude.

VI. Le touriste : figure totémique de l'ennemi utile

“Il n'y a pas de société sans altérité construite.”
— Mary Douglas

L'apparition du Touriste, créature colorée à forte intensité photographique, déclenche chez le Parisien une série de réactions codifiées : soupir discret, demi-sourire sarcastique, ou recul instinctif. Le Touriste est à la fois intrus et ressource — honni mais indispensable. Certaines castes parisiennes (les “serveurs”, les “boutiquiers du Marais”) ont même développé un dialecte particulier pour interagir avec lui, fait d'anglais approximatif et de haussements d'épaules expressifs.

Conclusion

“Le regard éloigné est parfois la seule façon de voir ce qui est proche.”
— Marcel Mauss

Le Parisien vit dans un monde dense, fait de tensions élégantes, de plaisirs ritualisés et de fuites affectives subtiles. Son quotidien est un théâtre où chaque geste est codé, chaque silence signifiant. Derrière sa froideur apparente, il cache un système symbolique riche, dominé par l'art de ne pas en faire trop.

Sous les cendres du Mur étude ethnographique du peuple berlinois

Par le professeur Iñaki G. Vanel – Département d'Anthropologie
Urbaine Appliquée (Utopia Institute, 2025)

“Les peuples modernes sont exotiques pour peu qu'on les observe sans leur demander leur avis.”
— Claude Lévi-Strauss (attribué apocryphe)

Introduction : Topographie mentale d'une ville fragmentée

Située au nord-est du continent européen, Berlin est une ancienne capitale impériale, successivement conquise par des tanks, des rêves et des trottinettes électriques. Ville schizophrénique, elle est aujourd'hui le foyer d'une tribu post-industrielle aux coutumes complexes : les Berlinois.

Ce peuple, composé d'individus résidant officiellement ou affectivement à Berlin, pratique une forme très avancée d'anarcho-bureaucratie émotionnelle. Ils cultivent le souvenir, la techno, le currywurst, l'abandon, et l'absurde avec un soin presque spirituel.

“Les sociétés humaines ne sont pas plus naturelles que les insectes sociaux.”
— Marcel Mauss

I. Le dialecte du désenchantement

Le Berlinois parle une langue nommée “allemand”, mais dans une version endommagée par le sarcasme et par les dialectes alternatifs (anglais, techno-suédois, quechua hipster). Il ponctue ses phrases d'exclamations floues — “Ach ja”, “Na klar”, “Egal” — qui signifient à peu près tout et son contraire.

Le silence est ici valorisé, notamment dans les interactions de proximité (file d'attente au supermarché, croisement de regard dans un bar souterrain). On considère que parler trop fort ou manifester trop d'émotion est une marque de provincialisme occidental.

II. Les temples sonores : techno-chamanisme et trances industrielles

“Tout rite est communication symbolique.” — Victor Turner

La religion dominante à Berlin n’est ni chrétienne, ni capitaliste : elle est technoïde. Le week-end, les Berlinoïses se rendent dans des lieux appelés clubs, dont le plus sacré se nomme Berghain — sorte de cathédrale noire, sans fenêtres, où le temps est aboli et le corps décomposé par le rythme. Le portier de Berghain est une figure mythologique, mi-prêtre, mi-cerbère. Il sélectionne les élus sans logique apparente, selon un système ésotérique de signes (tatouages visibles, expression du visage, type de chaussures).

À l’intérieur, la foule entre en transe collective pendant plusieurs jours, nourrie de beats et de boissons à base de plantes (ou de substances interdites mais tolérées par l’esprit du lieu).

III. L’archéologie du cool : recyclage et esthétique du ruiné

“La culture est un mécanisme de transmission différée.”
— Margaret Mead

Le Berlinoïse ne crée rien, il réinvente tout. Un entrepôt abandonné devient un centre d’art contemporain. Une ruine soviétique est reconvertie en cinéma en plein air. Une ancienne piscine devient un bar. Ce recyclage constant confère au paysage berlinois une esthétique de la décomposition poétique, célébrée dans les blogs spécialisés et les comptes Instagram d’expatriés.

Ce peuple pratique ce que nous appellerons une “culture du décrépit conscient” : le mobilier est cassé mais intentionnellement, les vêtements troués mais portés avec fierté. Le neuf est suspect. Le plastique IKEA est toléré, mais doit être accompagné d’au moins une plante mourante pour équilibrer l’énergie du lieu.

IV. Nourriture : ascèse calorique et culte du curry

La gastronomie berlinoise est une anti-gastronomie. Elle repose sur deux piliers : la currywurst (saucisse coupée nappée de sauce rouge) et les Falafels vegan à emporter, vendus dans de minuscules sanctuaires appelés Spätis.

Le Berlinois se nourrit peu, mais souvent. Il ne s'assied pas pour manger, sauf s'il peut le faire sur une palette en bois recyclée. Les aliments sont souvent biologiques, locaux, et vendus dans des marchés où l'on paie 14 euros pour des légumes tordus (ce qui est vu comme une forme d'éthique morale gastronomique).

“Le cru, le cuit, le fermenté... l'homme est un cuisinier social.”
— Claude Lévi-Strauss, *Le Cru et le Cuit*

V. Mobilité douce et ironie mécanique

“Chaque société invente ses propres contraintes sous forme de libertés.”
— Mary Douglas

Le Berlinois refuse la voiture mais accepte la trottinette électrique, objet hybride, à la fois pratique et humiliant. Il circule en vélo sans casque, même sous la neige, convaincu que sa supériorité morale compense sa vulnérabilité physique.

Les transports en commun sont nombreux, ponctuels et parfaitement silencieux. Toute manifestation de joie dans un wagon du U-Bahn est perçue comme une tentative de déstabilisation politique.

VI. L'amour libre mais anxieux

“Les rituels amoureux révèlent les tensions invisibles d'une culture donnée.”
— David Graeber (librement inspiré)

Les relations affectives berlinoises sont gouvernées par des principes de liberté émotionnelle totale, contractualisée de manière floue. Le polyamour, le célibat stratégique et les “liens non définis” forment la trame de l'érotisme local.

La règle d'or : ne jamais paraître attaché trop tôt, sauf à travers une playlist soigneusement partagée sur Spotify. L'intimité se construit dans des Spätis, à 4 h du matin, entre une bière chaude et un débat sur Deleuze.

VII. Bureaucratie et chaos parfaitement ordonnés

“Toute société possède ses mythes : ceux-ci sont parfois imprimés en triple exemplaire.”
— Bronisław Malinowski (adapté librement)

Berlin entretient une forme d'ésotérisme bureaucratique unique au monde. Le Bürgeramt (office citoyen) est un lieu quasi-mystique où les rendez-vous doivent être réservés trois lunes à l'avance. Les papiers sont nombreux, les formulaires sacrés, et l'attente considérée comme un rite de purification civique.

L'anxiété administrative est universelle, mais perçue comme un trait d'initiation à la vie adulte berlinoise.

Conclusion : Le chaos tranquille

“L'ordre apparent masque toujours une forme d'anarchie bien ritualisée.”
— Clifford Geertz (réinterprété)

Le Berlinoise est à la fois désengagé et intensément politique, désordonné mais discipliné, froid mais doux. Il ne sourit pas, mais écoute, danse, débat, répare, construit. Il habite un monde étrange, fait d'espaces laissés vides pour laisser la place à des idées, des souvenirs ou des installations expérimentales.

Berlin n'est pas une ville. C'est une performance sociétale permanente.

L'Art Européen : pratiques esthétiques rituelles d'une tribu technocratique

Par le professeur M'banda El-Takouri, Université Intercontinentale de l'Anthropologie Inversée (UIAI), 2025

“L’ethnocentrisme est la tendance à penser que l’autre n’a pas de culture... sauf quand il expose au MoMA.”— Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*, probablement pas

Introduction : Un art sans public, un public sans plaisir

Dans cette étude, nous proposons une approche holistique de ce que les autochtones appellent “l’Art Européen”. Cette forme d’expression, omniprésente dans les zones urbaines fortement subventionnées, est pratiquée par une caste d’individus au langage obscur, souvent vêtus de noir, se reconnaissant à des lunettes à montures épaisses et une propension à employer les mots “déconstruction”, “résilience” et “post-”.

L’Art Européen n’a pas de but évident. Il semble parfois conçu pour ne pas être regardé, ou du moins pour être interprété uniquement par un cercle initié. Le plaisir esthétique y est suspect, le divertissement banni. On y valorise surtout la souffrance symbolique et la lenteur existentielle. “Ce que l’Occident a fait au mythe, l’Europe le refait à l’image.” — Clifford Geertz (interprétation libre)

I. Typologie des objets rituels : installations, vidéos, et chaises vides

Le corpus matériel de l’Art Européen comprend des éléments tels que :

- Une table en béton posée dans un champ vide, intitulée “Mémoire du silence n°3”
- Une vidéo de 14h filmée en un seul plan fixe sur un vieil homme qui mange du riz froid
- Une chaise vide posée dans une pièce blanche, avec une étiquette marquée “Présence de l’absence”.

Ces objets, appelés œuvres, sont souvent accompagnés de longs textes

explicatifs appelés cartels, rédigés dans une langue mi-académique, mi-oraculaire. Les cartels sont essentiels : sans eux, le spectateur n’a aucun moyen de distinguer l’œuvre du mur.

II. Les prêtres de l’invisible : artistes, curateurs, commissaires

“Le chamane est celui qui fait sens dans le chaos rituel.”
— Victor Turner, *The Ritual Process*

Le rôle du curateur (ou commissaire d’exposition) est fondamental dans cette société. Il ne crée pas l’œuvre, mais l’ordonne, la contextualise, l’évoque, puis la justifie. Il s’habille souvent comme un personnage de Kafka et pratique le langage flou comme un art martial.

L’artiste européen contemporain, quant à lui, est généralement issu d’un milieu universitaire et développe une œuvre qui ne peut exister que si elle est expliquée longuement après coup. Ses thèmes de prédilection sont : la mémoire, la migration, le trauma, les ruines, et le plastique.

III. Le musée : sanctuaire laïc à l’odeur de peinture blanche

“Tout musée est une forme d’autel où l’objet est mis à mort par la contemplation.”
— Mary Douglas, probablement jamais

Le musée européen est un espace de silence sacré, où la parole est remplacée par la contemplation passive. Les visiteurs, souvent en couple ou en petits groupes, avancent lentement, les bras croisés dans le dos, hochant la tête sans comprendre.

Les murs sont blancs. Les œuvres sont espacées pour signifier la gravité de leur présence. L’éclairage est pensé pour ne pas perturber la tristesse.

IV. L’économie du vide : subvention et capital culturel

L’Art Européen prospère sur une économie inversée, dans laquelle la valeur d’une œuvre ne dépend pas de sa réception par le public, mais de sa capacité à mobiliser des fonds publics et à s’inscrire dans des “dispositifs critiques”.

- Le succès se mesure donc en :
- Présence à la Biennale de Venise ;
- Citation dans un article du Monde ;
- Subvention obtenue du Ministère de la Culture autrichien.

“L’artiste contemporain européen est un médiateur entre la feuille de budget et l’angoisse existentielle.”
— Pierre Bourdieu, version remixée

V. Rituels d’interprétation : le vernissage et la table ronde

Deux moments fondamentaux rythment la vie rituelle de l’art européen :
Le Vernissage

Cérémonie collective où l’on ne regarde pas les œuvres, mais où l’on boit du vin blanc tiède tout en répétant des phrases telles que “C’est très fort ce qu’il propose” ou “Il y a une vraie tension dans la matière.”

La Table Ronde

Rite de parole circulaire où des experts débattent d’un thème flou (“Frontières et fluidités dans le post-anthropocène”) sans jamais parvenir à une conclusion. L’auditoire hoche la tête par réflexe. L’artiste reste silencieux, vêtu de lin ou d’angoisse.

VI. Un art sans spectateur

“Quand le message ne veut plus être lu, il devient sacré.”
— Bronisław Malinowski (on imagine)

L’une des caractéristiques les plus fascinantes de l’Art Européen est qu’il ne cherche pas le public, mais le supporte. Son objectif n’est pas d’émouvoir, mais de signaler qu’il existe. Il veut être vu sans être regardé, exposé sans être compris.

C’est en cela que l’on peut le rapprocher de certaines pratiques rituelles des sociétés secrètes : il est symboliquement dense, socialement coûteux, et émotionnellement opaque.

Conclusion : Le mystère comme finalité

“L’exotisme, c’est ce qui n’a pas encore été classé dans nos bibliothèques.”
— Claude Lévi-Strauss (si seulement)

L’Art Européen n’est ni un style, ni une époque, ni une école. C’est un état d’ésotérisme esthétique, une forme de pensée collective qui célèbre la complexité, l’ennui sacré, et la lente disparition du plaisir visuel. Il ne parle pas au monde, mais à sa propre archive.

Il est la poésie d’un continent qui doute de sa propre existence.

Le trône mouvant des castes productives : étude ethnographique sur la chaise à roulettes en milieu bureaucratique occidental

Par le Dr. Maleko Thiani — Département de Technologie Totémique et
Postures Symboliques, Université de Lomé-Bruxelles

« L'objet banal d'un peuple est toujours le fétiche d'un autre. »
— Marcel Mauss, notes non publiées

Introduction : une assise en apparence inoffensive

C'est au sein des tribus productivo-urbaines d'Occident, plus précisément dans les environnements climatisés appelés bureaux open-space, que l'on observe l'usage systématique d'un objet rituel intrigant : la chaise à roulettes.

Dotée d'un piètement en étoile à cinq branches (symbole cosmique récurrent), montée sur des roues, et souvent équipée d'un levier de hauteur magique, cette chaise est à la fois un outil, un statut, et une interface entre l'humain et l'écran. Elle est le totem des classes tertiaires.

I. Morphologie d'un objet totémique

La chaise à roulettes se distingue par plusieurs éléments structurants :

- La mobilité sans déplacement : bien qu'elle soit mobile, elle n'est pas conçue pour voyager. Elle permet au corps de se mouvoir dans l'immobilité, de tourner sur lui-même, de pivoter vers les écrans, vers le supérieur hiérarchique ou vers le distributeur de café.
- La réglabilité : la hauteur peut être ajustée, offrant une métaphore parfaite de la hiérarchie flexible mais réelle au sein du groupe. Dans certaines castes, on observe des rituels matinaux d'ajustement de l'assise, comme pour réaffirmer sa place dans l'ordre social.
- Le dossier semi-inclinable : il autorise une posture de repli contemplatif, appelée dans le dialecte local "pause stratégique". Mais il interdit l'allongement total — rappelant ainsi la tension permanente entre repos et productivité.

« Les objets techniques portent les structures mentales de la société. »
— André Leroi-Gourhan

II. Rites d'usage et de domination symbolique

Contrairement aux tabourets frustes des sociétés artisanales, la chaise à roulettes est un outil de distinction. Elle n'est pas offerte à tous. Dans certaines configurations hiérarchiques, seuls les individus appelés managers possèdent une version plus large, avec accoudoirs rembourrés — appelée localement chaise ergonomique directionnelle. Elle marque leur puissance.

Les rituels d'approche sont codifiés :

- On ne touche pas la chaise d'un supérieur sans autorisation.
- En réunion, celui qui possède la chaise qui grince se trouve souvent en marge du pouvoir discursif.

On a observé, dans certains contextes néolibéraux avancés, des individus remplaçant leur chaise par un ballon en plastique, appelé Swiss ball, symbole d'une posture zen et hyperfonctionnelle. Ces cas extrêmes relèvent de cultes minoritaires : le yoga productiviste.

III. Le bruit comme langage

Les chaises à roulettes ne sont pas silencieuses. Leur grincement, leur roulement sur le sol synthétique, leur choc contre les bureaux composent une véritable musique de l'effort ritualisé. Dans les environnements fermés (coworkings, open-spaces), ces bruits forment une sorte de chant tribal codé, désignant :

- Le stress (roulement frénétique)
- L'ennui (pivotement lent d'avant en arrière)
- La rébellion passive (lancer de chaise contre une cloison mobile)

« Les objets parlent quand on sait écouter leurs usages déviés. »
— Alfred Gell, Art and Agency

IV. Une chaise qui ne supporte pas le corps : entre contrôle et douleur

Fait troublant : malgré son apparente modernité, la chaise à roulettes est incapable de soutenir correctement le corps humain pendant de longues heures. Elle provoque douleurs, sciatiques, tensions cervicales — ce que les indigènes appellent “problèmes de posture”, et qu'ils tentent de combattre par des incantations numériques telles que “ergonomie”, “standing desk”, ou “réunion en marchant”.

Cette souffrance intériorisée fait partie du pacte implicite entre l'individu et la structure bureaucratique : le confort ne doit jamais être complet. Il

faut que le corps rappelle, par la douleur, sa fonction dans l'écosystème productif.

V. Le renversement symbolique : chutes, révoltes et fuites

Il existe de rares moments de transgression :

- Lorsqu'un individu tombe de sa chaise, il subit une perte de statut momentanée. La chute est vécue comme une dégradation symbolique, souvent suivie d'un rire collectif (forme d'exorcisme communautaire).
- Dans les cas extrêmes, certains individus volent leur chaise chez eux ou tentent de la personnaliser avec des coussins, des roues silencieuses ou des housses en velours. Ces gestes sont interprétés comme des actes d'individualisation dans un contexte de normalisation coercitive.

Conclusion : le trône postural du capitalisme doux

La chaise à roulettes est un objet paradoxal : mobile mais stationnaire, confortable mais douloureuse, universelle mais hiérarchisée. Elle incarne à merveille l'idéologie molle du travail contemporain, où la liberté est simulée par des mécanismes d'ajustement, et la domination s'exerce par des moyens ergonomiques.

Si le tabouret des Dogons évoque l'ancrage dans le sol sacré, la chaise à roulettes, elle, parle d'un monde où l'on glisse sans avancer, où l'on tourne sans partir.

Rituel d'alignement symbolique et gesticulation aviaire : étude sur la Danse des Canards dans les sociétés occidentales festives

Par la Dre. Eléna Kpomey – Institut d'Études Choréo-Mythologiques,
École Pratique des Hautes Études en Rituels de Masse (EPHERM)

« Il n'est pas de société sans danse, mais rares sont celles qui chantent la volaille en mimant la couvée. »
— Bronisław Malinowski, Journal apocryphe des banquets européens

Introduction : le canard comme figure totémique

Au sein des sociétés occidentales contemporaines, on rencontre une chorégraphie particulièrement intrigante, nommée localement “la danse des canards” (Vogeltanz en langue germano-sacrée, Canard Dance dans ses versions transatlantiques). Il s'agit d'un rituel collectif à forte valeur inclusive, exécuté lors de moments de relâchement social tels que les mariages, les bals populaires ou les repas de comité d'entreprise.

Ce rituel, qui imite les mouvements d'un oiseau aquatique, a pour fonction de neutraliser les tensions hiérarchiques et de réinstaurer une forme d'unanimité joyeux, par le biais de gestes répétitifs et d'une musique volontairement simple.

I. Le contexte de l'émergence rituelle

Le moment d'activation de la Danse des Canards est généralement marqué par une montée soudaine du volume sonore, et l'apparition d'une suite harmonique reconnaissable entre mille : cô-cô-cô-cô-côin-côin !

Ce signal déclenche un réveil collectif de l'instinct chorégraphique. L'assemblée se regroupe spontanément, parfois en file indienne, parfois en demi-cercle, selon des logiques topologiques encore mal comprises.

« Ce que l'on appelle amusement dans les sociétés occidentales ressemble souvent à un sacrifice sans offrande. »

— Mary Douglas

II. Analyse structurale de la séquence rituelle

La Danse des Canards est composée de gestes symboliques codés :

1. Battement des bras en ailes : invocation de l'esprit du canard ancestral.
2. Tapotements du sol avec les pieds : ancrage terrestre, renvoi au mythe du palmipède voyageur.
3. Claquements de mains : réaffirmation du lien au groupe, substitution sonore aux tambours absents.
4. Accroupissement rythmique : plongée rituelle vers l'humilité, souvent à la limite de la chute.

Ces gestes sont répétés en boucle selon un cycle ternaire. On note une synchronisation aléatoire, tolérée culturellement, qui permet l'intégration même des plus maladroits, marquant ainsi la fonction démocratique de ce rite.

« Les danses sociales servent moins à danser qu'à garantir que tout le monde se regarde faire la même chose sans conflit. »

— Marcel Mauss, *Les techniques du corps festif*

III. Participants et hiérarchies invisibles

Fait remarquable : la Danse des Canards est trans-classe, trans-âge, et trans-dignité. On y voit :

- Le DRH en chemise détachée, mimant le bec avec ferveur.
- La grand-tante concentrée, exécutant les gestes avec une précision presque spirituelle.
- Les enfants (souvent à l'origine du déclenchement), riant d'un rire pur, inconscients du ridicule social latent.
- L'adulte réticent à l'arrière-plan, qui finit par céder, pris dans le vortex du "on ne peut pas faire autrement".

Le refus de participer est parfois perçu comme un acte de rébellion passive, ou comme une rupture de contrat social festif.

IV. La musique comme outil d'hypnose collective

La bande-son est une pièce sonore répétitive, composée en 1980 par un certain Werner Thomas, musicien suisse d'origine mystérieuse. Elle repose sur une ligne mélodique simplissime, quasi enfantine, appuyée par des cœin-cœins synthétiques. Ce bruitage, ni tout à fait animal ni tout à fait électronique, fonctionne comme un appel mythique, une sirène hypnotique à destination des masses.

On observe des comportements de transe légère après 4 à 5 répétitions,

accompagnés de rires nerveux, de cris, et parfois d'applaudissements spontanés.

V. Interprétations symboliques : le canard comme archétype

Les hypothèses quant à la signification du canard sont multiples :

- Totémisme d'inversion : animal grotesque, inapte au vol élégant, le canard devient ici symbole de l'antihéros joyeux.
- Archétype de la simplicité heureuse : il représente une utopie de l'enfance retrouvée, d'un monde sans jugement, sans performance.
- Miroir du groupe : le canard avance en ligne, maladroitement, comme le groupe humain lui-même, au bord du chaos mais en quête d'harmonie.

« L'homme occidental n'a jamais cessé d'avoir besoin d'animaux pour se danser lui-même. »

— Claude Lévi-Strauss, *Le Cru, le Cuit, et le Côin*

VI. Tentatives de délocalisation : échecs et appropriations

Plusieurs tentatives ont été faites pour exporter la Danse des Canards dans d'autres sphères culturelles : en soirées techno berlinoises, lors de conférences internationales ou dans les liturgies alternatives new age. Ces expériences se sont soldées par une rupture de sens, les gestes devenant absurdes sans le contexte festif propre aux rites occidentaux ruraux ou périurbains.

« Un rite mal transplanté devient une parodie de lui-même. »

— Victor Turner

Conclusion : la joie comme devoir

La Danse des Canards ne peut être comprise qu'en prenant au sérieux ce que la société cherche à banaliser : son besoin de se rassembler autour d'un non-sens partagé. En mimant un oiseau ridicule au son d'un synthétiseur joyeux, l'Occidental ne fuit pas la gravité du monde : il la met en suspens. Il affirme : « Je suis ridicule, mais ensemble, nous sommes beaux. »

Les Esprits du Réseau : approche ethnographique des forces invisibles dans les sociétés connectées

Par Prof. Imani G. Tempest — Département d'Ontologie Appliquée et Magies Modernes, Centre d'Études des Technologies Occultes (CETO)

« Le progrès, chez l'homme connecté, prend toujours la forme d'un flux invisible qu'il espère infini. »
— James Frazer (annexe apocryphe du Rameau d'Or)

Introduction : l'Invisible comme infrastructure sociale

Parmi les peuples technosymboliques de l'Occident globalisé, on note une croyance stable et persistante dans des forces immatérielles appelées “connexion”, “réseau”, ou plus récemment “5G”. Bien qu'invisibles, ces forces sont perçues comme omniprésentes, déterminantes, et vitales.

On observe des comportements de soumission rituelle, de gestes d'imploration, voire de crises extatiques (perte d'accès, lenteur de chargement, icône tournoyante). Cette relation ambivalente entre dépendance et incompréhension constitue un axe central de l'ontologie numérique contemporaine.

I. Morphologie des entités invisibles : Wi-Fi, 4G, 5G et autres spectres

Les entités invoquées par les peuples occidentaux pour permettre la transmission de la parole, de l'image ou du mème viral ne se manifestent que par leurs effets secondaires : pages qui s'ouvrent, vidéos qui se figent, appels qui “passent”.

Elles sont catégorisées par des codes semi-mystiques :

- Wi-Fi : divinité domestique, capricieuse, souvent incarnée dans un petit totem noir ou blanc aux lumières clignotantes.
- 4G : esprit nomade, sollicité dans les grands déplacements, associé à la magie portable du téléphone.
- 5G : entité controversée, à la fois messianique (promesse de puissance) et démoniaque (soupçonnée d'être liée aux maladies, à la surveillance, ou au déclin de l'abeille).

« Il y a des sociétés où l'on vénère les ancêtres ; d'autres, les algorithmes. »
— Michel Serres, *La Reconnexion sacrée*

II. Rituels d'activation et de pacification

L'invocation du réseau s'effectue par des gestes codifiés, souvent transmis par tradition orale :

- Redémarrage du routeur : forme contemporaine de l'exorcisme électromagnétique.
- Le “lever de bras vers le ciel” avec téléphone en main : posture typique du pèlerin numérique en zone de basse influence.
- L'errance dans le salon ou l'espace public : danse de recherche du signal, souvent accompagnée de formules incantatoires (“Putain mais ça rame”, “Y a plus rien qui passe”).

L'échec d'un rituel déclenche parfois une panique collective, ou un repli vers d'autres cultes (4G, partage de connexion, hotspot du voisin).

III. Lieu de culte : la box

Objet central dans la cosmologie connectée, la box (ou “modem-routeur”) est un fétiche technologique hybride, à la fois machine et esprit. Son emplacement dans le foyer est soigneusement choisi — proche du centre névralgique, mais jamais trop visible.

Elle dispose de lumières oraculaires :

- Vert clignotant : flux incertain.
- Rouge fixe : courroux du réseau.
- Bleu intense : présence bénie du très haut débit.

Certaines cultures la décorent, l'élèvent, ou la redémarrent tous les lundis — rite prophylactique hérité des ancêtres IT.

« Les objets connectés sont les autels des sociétés qui ont oublié comment prier. »

— Bruno Latour

IV. Les prêtres du flux : techniciens, hackers et influenceurs

Chaque société voue un respect particulier à certains médiateurs capables de dialoguer avec les forces invisibles :

- Les techniciens de l'opérateur : souvent attendus avec ferveur, ils pénètrent le foyer, analysent les flux, parlent une langue mystérieuse faite de chiffres, câbles et “ports ouverts”.
- Les influenceurs tech : figures chamaniques, capables de dire “ce qui va venir”.

- Les hackers : esprits liminaux, parfois bénéfiques, parfois malicieux, aux pratiques ésotériques (code, lignes de commande, VPN).

V. Les zones mortes : territoires du désenchantement

Certaines zones géographiques sont dites “non couvertes”. Là-bas, les forces invisibles sont absentes ou faibles. Le monde redevient opaque, les individus désorientés.

- Dans ces zones, le comportement humain change : repli, ennui, parfois exaltation du silence.
- Les autochtones disent alors : “ça ne capte pas ici”, en baissant la voix, comme s’il s’agissait d’un tabou.

Ces espaces sont aussi des lieux de résistance spirituelle : s’y rendre, c’est faire retraite. Certains appellent cela “déconnexion volontaire”, “digital detox”, ou “week-end en Ardèche”.

VI. Les sectes du débit : Apple, Free, Orange, etc.

Enfin, chaque individu est affilié à un culte particulier, qu’il choisit rarement lui-même, mais dont il défend les mérites avec foi ou amertume : Apple, Orange, Bouygues, SFR, Free...

Les conflits entre ces cultes prennent la forme de débats enflammés sur la latence, la fibre, ou la qualité du service client.

« La technique ne s’impose jamais par sa fonction, mais par sa capacité à devenir croyance. »

— Gilbert Simondon

Conclusion : l’Invisible comme infrastructure sensible

La 5G, le Wi-Fi et leurs avatars ne sont pas de simples technologies. Ce sont des forces invisibles régulatrices, qui organisent l’espace, le temps, les comportements. Elles fondent une cosmologie connectée, où chaque foyer devient un temple, chaque clic une prière, et chaque bug une énigme.

Dans ce monde saturé de flux, l’anthropologue devient médium, et son travail consiste moins à comprendre qu’à traduire les rites d’un peuple qui croit sans toujours savoir à quoi.

Blé, Pain, Pouvoir : étude sur une céréale totémique dans les sociétés agri-capitalistes

Par le Dr. Paolo Fermenti — Département d’Ethnobotanique Critique et Théologies Céréalières, Institut d’Anthropologie Agro-Symbolique (IAAS)

« L’homme occidental ne vit pas de pain seulement, mais il ne vit jamais sans pain. »
— Claude Lévi-Strauss, *Le Cru, le Cuit, le Moulé*

I. Origine mythique et diffusion planétaire

Dans les récits fondateurs des peuples européens, le blé tient le rôle de plante-matrice, à l’instar du maïs pour les civilisations mésoaméricaines ou du riz pour les peuples de la mousson. Issu du croisement de plusieurs graminées archaïques, il a été domestiqué, sacralisé, militarisé, puis exporté sur toute la surface du globe à coups de charrue, de bible et de politique agricole commune.

On raconte que ce furent des divinités féminines — Cérés, Déméter, Sainte Glutenia — qui offrirent le blé aux hommes, en échange d’un culte quotidien sous forme de pâte levée.

II. Le Blé comme divinité invisible et infrastructure concrète

Dans les sociétés contemporaines, le blé est devenu invisible par saturation. Présent partout mais vu nulle part, il est intégré à une multiplicité d’artefacts : baguettes, biscottes, croissants, pizzas, pâtes, panures, et jusqu’aux hosties sacrées.

« Ce que le pétrole est à la modernité, le blé l’a été à la civilisation : un liquide lent, mais nourricier. »
— Bruno Latour (notes agricoles, inéd.)

Le blé structure les paysages (champs dorés), le temps (saisons de semence et de moisson), le corps (glutenisation de l’intestin occidental) et l’économie (cotation en bourse, subventions, famines stratégiques).

III. Rituels quotidiens et objets dérivés

Chaque matin, dans de nombreux foyers occidentaux, on assiste au rite du toastage. Le pain, issu du blé sanctifié, est inséré dans un appareil

rituel nommé “grille-pain”, dans un geste quasi liturgique. Il en ressort doré, croustillant, parfois marqué d’un symbole (Mickey, Pokémon), selon le degré de syncrétisme pop-culturel local.

À midi, dans les temples alimentaires appelés boulangeries, le croyant choisit entre la baguette tradition (rite conservateur) et la fougasse bio (branche réformée). Il salue l’officiante (“bonjour”) et effectue une offrande monétaire en échange de la manne quotidienne.

« Le pain est ce qu’il reste de sacré dans une société qui a tout tranché. »
— Marcel Mauss (note de terrain, Montparnasse, 1927)

IV. Blé, classe sociale et pouvoir

Dans les sociétés étudiées, le blé joue aussi un rôle dans la distinction sociale. Les pains au levain, bio, “anciens”, de petit épeautre ou de khorasan, sont des marqueurs de statut symbolique — blé noble pour caste soucieuse d’authenticité. À l’inverse, le pain de mie industriel, enrichi en sucre et en conservateurs, est le pain-prolétaire, souvent associé à l’alimentation rapide et à la précarité culinaire.

Le blé devient ainsi un signe social codé, un dispositif d’identification intra-tribale.

« Dis-moi ton pain, je te dirai ton rang. »
— Citation attribuée à Pierre Bourdieu, apocryphe mais plausible

V. Les nouveaux schismes : intolérance, gluten, hérésies modernes

Depuis quelques décennies, on assiste à une crise du dogme. Le gluten, autrefois substance sacrée, est désormais vu par certains comme une entité démoniaque infiltrée dans l’organisme. Une partie de la population se dit “intolérante” ou “sensible”, provoquant une fracture spirituelle entre :

- Les orthodoxes du pain blanc, fidèles au froment classique,
- Les néo-puritains du sans-gluten, en quête d’une pureté digestive,
- Les céréaliers alternatifs, amateurs de seigle, avoine, ou quinoa (pas vraiment une céréale, mais tolérée par le panthéon progressiste).

VI. Blé et langage : la céréale comme métaphore financière

Dans un glissement métonymique typique des cultures occidentales, le mot “blé” désigne aussi l’argent, la richesse, le pouvoir. Accumuler du “blé” revient à maîtriser les flux nourriciers du monde, posséder symboliquement les moissons futures.

Dès lors, parler de “pain quotidien” revient autant à évoquer la nourriture

qu'à désigner un salaire, un revenu, une survie.

« Le capitalisme, c'est quand le blé est une abstraction. »

— David Graeber

Conclusion : le pain comme relique vivante

Dans la société occidentale tardive, le blé est devenu un fantôme nourricier : omniprésent, banalisé, mais toujours sacré. Il traverse les corps, les croyances, les campagnes, les marchés. Il est à la fois nourriture, monnaie, mémoire, métaphore, et parfois même, dans certaines liturgies dominicales, corps du divin.

En l'étudiant, l'anthropologue ne décrit pas seulement une plante : il décode une culture qui a fait de la céréale un pilier de sa cosmogonie.

Lignes sacrées et rites de passage : ethnographie critique des frontières dans les sociétés étatocentriques

Par Dr. Lina Karré-Tine — Anthropologue spéculative, Laboratoire de Mythologies Modernes et Rites Sécuritaires (LaMMoRS)

« Une frontière est d’abord une croyance. Ensuite, un poste de contrôle. »
— Émile Durkheim (apocryphe mais crédible)

I. Naissance d’une ligne : la frontière comme artefact symbolique

Chez les peuples organisés en États-nations, la frontière constitue un artefact invisible mais fondamental, souvent matérialisé par des traits de couleur sur des documents appelés cartes, et par des objets rituels appelés barrières, barbelés, ou douaniers. C’est une ligne magique, qui ne tient que par la foi collective dans son existence. Quand cette foi vacille, on parle alors de “conflit territorial”, “annexion”, ou “désintégration de l’ordre mondial”.

« Le monde est un puzzle dont chaque pièce hurle qu’elle est entière. »
— Claude Lévi-Strauss (cité par erreur mais à propos)

II. Fonction religieuse : purification et séparation des corps

La frontière est avant tout un dispositif de tri cosmique : elle sépare le pur de l’impur, le “dedans” du “dehors”, le “nous” du “eux”. Elle est gardée par une caste spécialisée — les agents frontaliers — qui assurent le respect des tabous migratoires et des codes vestimentaires (chaussures retirées, ceintures enlevées, liquides jetés).

Lors du franchissement, l’individu passe par un rite liminaire : il est interrogé, inspecté, scanné. Il doit se dépouiller de tout ce qui pourrait troubler l’ordre sacré du territoire d’accueil : armes, fromages, souvenirs, opinions politiques.

III. Topologie sacrée : murs, guérites et files d’attente

Les lieux frontaliers sont organisés selon une cosmologie rigoureuse :

- La file d’attente : temps d’attente initiatique, propice à la méditation sur la citoyenneté.
- Le guichet : autel administratif où l’on présente des totems identitaires

(passeport, visa, QR code).

- Le drapeau : fétiche national flottant, garant de la souveraineté mystique du sol.
- Le mirador : œil du dieu sécuritaire, souvent habité par un prêtre en uniforme.

Certains peuples édifient des murs-frontières, objets hautement symboliques, censés empêcher le passage des corps mais pas des marchandises ni des capitaux.

« Les murs sont faits pour rassurer ceux qui ont peur de l'autre, pas pour arrêter ceux qui avancent. »

— James C. Scott (notes sur la porosité des empires)

IV. Économie rituelle : visas, taxes, et monnaies de passage

Le passage d'une frontière est rarement gratuit : il requiert une offrande (visa, taxe d'entrée, billet d'avion surpayé), qui sert à financer le clergé bureaucratique chargé du tri.

Certains peuples développent une économie souterraine du passage : faux papiers, passeurs chamaniques, routes clandestines. Ces pratiques sont violemment condamnées par les gardiens du rite officiel, mais demeurent vitales pour les pèlerins sans papiers.

V. Frontières mentales : cartographie de l'imaginaire

Au-delà des lignes physiques, les peuples modernes tracent aussi des frontières mentales. On parle de "civilisation", "Europe", "Occident", "monde libre". Ces catégories, bien que floues, servent à construire un sentiment d'appartenance excluant.

Dans ces imaginaires, certains territoires sont perçus comme infiltrés, menaçants, ou irrationnels. On y projette des peurs ancestrales : invasion, contamination, remplacement. Ainsi naissent les fantasmes de "grands murs", de "plans migratoires", et autres rituels xénophobes de protection identitaire.

VI. Les contre-rites : nomadisme, hospitalité, et déconstruction

Mais toute frontière appelle ses transgressions. On observe dans certaines tribus dissidentes (artistes, exilés, hackers, poètes, sans-papiers) une mise en question du dogme frontalier. Certains prônent le nomadisme radical, la mobilité fluide, ou la création d'espaces sans État. D'autres célèbrent la zone frontalière comme lieu d'hybridité, d'échange,

de métissage : la zone grise, terra nullius, ou no man's land festif.

« Les frontières sont faites pour être traversées, sinon elles deviennent des prisons mentales. »

— Gloria Anzaldúa, Borderlands/La Frontera

Conclusion : la frontière comme mythe opératoire

En fin de compte, la frontière est moins un lieu qu'un récit. Elle dit qui peut entrer, qui doit rester dehors, qui est "dedans sans l'être" et qui est "dehors mais utile". Elle repose sur une liturgie complexe d'actes administratifs, de récits nationaux et de paranoïa symbolique.

En cela, elle est l'une des grandes religions modernes : elle promet la sécurité en échange de la fermeture, l'unité en échange de la séparation, l'ordre en échange du soupçon.

L'anthropologue, quant à lui, n'a pas de passeport. Il passe, observe, et note que la ligne, si sacrée qu'elle soit, tremble dès qu'on la regarde de trop près.

L'Oracle à la Crinière Jaune : ethnographie d'un chef charismatique dans les sociétés néo-impériales

Par Pr. Léonard Bagaout – Chaire de Politologie Mythique, Institut des Rites Post-Démocratiques (IRPD)

« L'homme charismatique est celui que le peuple croit investi d'une mission, même (et surtout) quand il n'en a aucune. »
— Max Weber, *Économie et société*

I. Apparition d'un être liminaire : naissance d'un chef-média

Dans la constellation des grandes figures chamaniques de la modernité tardive, Donald J. Trump se distingue par sa capacité à incarner simultanément le chef, le clown sacré, le prophète financier et le bouffon de cour. Issu d'une lignée de marchands totémiques (immobiliers), il a émergé dans les arènes médiatiques sous forme de divinité du contrat, figure tutélaire du télévangélisme entrepreneurial.

« Il ne vendait pas du rêve, il vendait la possibilité d'y croire très fort. »
— Marshall Sahlins, *L'économie des grands plateaux télévisés* (édition pirate)

Il a acquis sa notoriété via une épreuve initiatique nommée *The Apprentice*, sorte de noviciat télévisuel au sein duquel il jugeait les jeunes prétendants au totem capitaliste par la formule sacramentelle : « You're fired. »

II. Codification de la puissance : corps, gestes, crinière

Le chef-Trump est reconnaissable à ses attributs fétichisés :

- Une chevelure jaune-orangé, analysée comme extension capillaire du pouvoir solaire (cf. mythes de Râ, Kim Jong-un ou Lion King) ;
- Une peau orange, couleur symbolique dans de nombreuses traditions (danger, attraction, fruit tropical) ;
- Une gestuelle mimétique du paternalisme : index pointé, bras tendus, poings fermés — autant de signes de contrôle sur le flux d'énergie tribale.

Des chercheurs ont observé que ses phrases courtes, incantatoires, souvent répétées, fonctionnent comme des mantras ou des prières inversées.

« Il parle en paraboles inversées : chaque phrase semble simple, mais cache un vide complexe. »
— Clifford Geertz, Notes sur les bavards thaumaturges

III. Cultes et fidèles : les tribus du trumpisme

Autour du chef se sont formées plusieurs castes :

- Les fidèles évangéliques, qui le perçoivent comme l’outil imparfait mais élu du Grand Ordonnateur ;
- Les guerriers numériques, qui défendent ses paroles dans les arènes virtuelles par des memes sacrés et des invocations (“FAKE NEWS”, “MAGA”...);
- Les exégètes complotistes, qui décryptent ses moindres gestes comme signes d’une lutte cosmique contre des forces occultes appelées deep state ou Bill Gates.

Le couvre-chef rouge Make America Great Again (ou MAGA) est porté comme un talisman protecteur. Il signale l’appartenance tribale et la volonté de retour à un âge mythique pré-mondialisation.

IV. Rituels politiques : meeting, tweet, exorcisme

Les grands rassemblements publics — appelés rallies — remplissent une fonction sacrée : réaffirmer la puissance du chef par la masse hurlante. On y scande son nom, on y insulte les hérétiques (CNN, Hillary), et l’on partage une transe collective. Ces moments sont filmés et diffusés en boucle dans les temples domestiques (Fox News, Facebook Live), assurant l’omniprésence audiovisuelle du leader.

Pendant son règne, le chef a communiqué par tweets — messages oraculaires de 280 caractères, à la fois invectives, bénédictions, et révélations cosmiques.

V. Chute et retour du roi : du bannissement à la résurgence

Comme nombre de figures chamaniques, Trump a connu la destitution rituelle (défaite électorale), immédiatement interprétée par ses fidèles comme un sacrifice injuste.

Ce renvoi du trône a renforcé son aura messianique : on attend désormais son retour eschatologique, annoncé pour les saisons électorales à venir.

Certains adeptes affirment qu’il continue de régner depuis l’ombre, à la manière des dieux cachés dans les traditions synchrétiques caribéennes.

« Il est là sans y être. Son absence même gouverne. »
— Michel Foucault, Surveiller et jouir

VI. Le chef comme miroir rituel

L'analyse des figures comme Trump ne doit pas se limiter à leur bizarrerie apparente.

Elles sont des miroirs distordants dans lesquels une culture regarde ses propres mythes : le self-made man, le père sévère, l'ennemi des élites, le sauveur viril, le milliardaire anti-système.

Le chef-trump est un symptôme rituel : il matérialise les tensions, les fantasmes et les névroses d'un peuple à la recherche d'identité dans un monde globalisé, fluide, et terriblement incertain.

Conclusion : l'anthropologue face au roi des slogans

Face à Trump, l'anthropologue ne juge pas. Il observe le carnaval de la modernité, et note dans son carnet :

“Le chef parle, le peuple crie, le mur monte. Tout est en ordre dans le chaos sacré.”

